

Philosophie et histoire des concepts scientifiques

M. Ian HACKING, professeur

A. Cours

1. Introduction (leçons 1, 2)

Le cours de l'année 2001-2002 était intitulé *Façonner les gens*. Il traitait des gens et de la classification des gens. Il a porté avant tout sur la diversité des interactions entre les gens et la manière dont ils sont classifiés, et sur les transformations que nous, qui entrons dans des classifications, nous faisons subir en retour à ces classifications : c'est l'« effet de boucle » des classifications humaines.

C'est peut-être là que réside la différence fondamentale entre sciences naturelles et sciences sociales. Ce qui distingue principalement les sciences sociales, ce n'est pas tant qu'elles traitent de ce qu'on appelle des constructions sociales, ou qu'elles exigent le *Verstehen*, la « compréhension » des autres, plutôt que l'explication, la prédiction et le contrôle. Ce qui les distingue, c'est qu'il existe une interaction dynamique entre les classifications développées par les sciences sociales et les individus ou les comportements qui sont classifiés. Le fait d'appliquer une catégorisation aux individus peut les affecter de façon directe. Cela peut même les changer. Ainsi, les traits caractéristiques des individus d'un genre donné peuvent changer. Notre connaissance de ces individus doit alors être revue en conséquence, et nos classifications elles-mêmes doivent peut-être être modifiées.

La première hypothèse du cours est donc la suivante : nos classifications des gens interagissent avec les gens que nous classons. Les classifications des gens sont « interactives ». Il n'en va pas de même pour les classements des choses : ils n'interagissent pas avec les choses, ils sont « indifférents ». C'est l'aspect le plus important de l'idée qu'une classification est « naturelle », le sujet de notre cours de l'année 2000-2001.

Pourquoi doit-on s'intéresser à la question de savoir si une classification est « naturelle » ou non ? La question n'est pas seulement théorique. Il y a des enjeux moraux et politiques. Certains, comme Anthony Appiah, affirment par exemple que les classements par race ne sont pas fondés dans la nature, mais sont simplement le produit de l'histoire occidentale du colonialisme et d'une science asservie au colonialisme. Il faut donc renoncer au concept de race. Certains anti-racistes rejettent cette idée : certes, les races ne sont pas des espèces naturelles, fondées sur les distinctions biologiques, mais elles sont des espèces humaines, constituées au cours d'une histoire d'oppression. C'est la thèse de W.E.B. Du Bois (1868-1963), qu'on trouve dans son beau livre de 1903, intitulé *Âmes noires*. Il soutient que la reconnaissance de ces groupes culturels et historiques est essentielle dans la lutte contre le racisme. La catégorie de race est tout à fait valable et constitue un classement interactif.

Prenons également l'exemple de l'homosexualité, qui fournit une bonne illustration des implications politiques d'une théorie des classifications des humains. Certains pensent que l'homosexualité est une construction sociale : une manière de classer des gens, certes, mais une classification qui est le résultat de l'histoire, et pas de faits gravés dans la nature. Ce sont les constructionnistes. D'autres pensent que l'homosexualité est une classe naturelle. Ils pensent même que l'homosexualité est une partie de l'essence d'un homme qui est homosexuel. Dans sa version la plus forte, cet essentialisme fait l'hypothèse qu'il y a un « gène homosexuel ». La question de savoir si le classement « homosexuel » est naturel et indifférent, ou au contraire interactif se trouve au cœur de ce débat.

Il est important de garder toujours à l'esprit les enjeux stratégiques liés à la question de savoir si X est une classification naturelle. Mais, dans ce cours, nous n'avons pas approfondi plus avant ces questions de la race, du sexe ou du genre. Plus que d'analyser ces enjeux, notre but était d'essayer de comprendre de manière plus générale les structures des classifications des gens ainsi que l'effet de boucle. Cette dernière métaphore peut d'ailleurs être trompeuse parce qu'elle suggère une fausse généralité. On se dit : « l'*effet de boucle* — quel joli mot. Je puis me le rappeler facilement. Je le comprends ! ». Cependant, il y a une grande variété d'interactions. Il faut les décrire. Les effets de boucle sont très complexes et ils dépendent de mécanismes très divers. Il faut les décrire, eux aussi.

Afin de poser un cadre dans lequel nous pourrions inscrire ces descriptions, nous avons commencé par une typologie provisionnelle de classifications des gens. La liste est loin d'être complète. De fait, il est sans doute impossible d'établir une liste exhaustive. En outre, dans la liste détaillée ci-dessous, les six types mentionnés ne s'excluent pas mutuellement : il y a des rapports et des chevauchements entre eux.

La quantification. On emploie les qualités et les quantités pour classer les gens et leurs comportements. De plus en plus, les qualités ont tendance à devenir quantitatives. La corpulence devient l'obésité, définie par l'Indice de Masse

Corporelle. C'est une illustration de l'Impératif Numéro Un des sciences de l'homme : mesurons les qualités ! Rendons les qualités quantitatives !

La « biologisation ». On cherche une origine biologique aux caractéristiques, aux troubles, aux comportements humains. C'est une illustration de l'Impératif Numéro Deux des sciences de l'homme : découvrons les fondements biologiques des traits de caractère et de comportement (la trisomie, par exemple).

Les classifications inaccessibles. Il y a des classements apparemment inaccessibles aux gens classifiés (par exemple l'autisme). Comment un « effet de boucle » est-il possible, dans ce cas ?

Les classifications administratives. Beaucoup de termes classificatoires sont employés dans des buts administratifs (par exemple le seuil de pauvreté pour définir des niveaux d'assistance sociale). Ainsi, l'autisme peut être considéré non seulement comme un trouble du développement mental, mais aussi comme une espèce administrative.

L'auto-appropriation. On peut observer un phénomène d'apparition assez récente, et qui se révèle aujourd'hui très efficace : l'auto-appropriation d'une classe par ses membres (gays, handicapés, travailleuses/travailleurs du sexe — et RMistes ?).

La normalisation. Un troisième Impératif s'est fait jour vers 1850 : la normalisation. Elle a deux aspects. (1) Trouvons la moyenne, la norme, des traits humains qu'on peut mesurer. Trouvons aussi la distribution des écarts de la norme. (2) Faisons des individus normaux ! Le premier aspect est affaire de statistique. Le deuxième aspect demande des institutions. Mais la statistique, elle aussi, requiert des institutions, comme l'INSEE, par exemple.

2. Illustrations (leçons 3-11)

Nous avons étudié des exemples de classifications de chaque type avec plus ou moins de détail. Dans chaque cas, on commence par un bref historique de la classe, suivi par une discussion des effets de l'introduction de ce classement. Il s'agit toujours de classifications dites « scientifiques ». La plupart de nos illustrations sont tirées de circonstances récentes et d'événements de la deuxième moitié du XIX^e siècle parce que c'est à cette époque que les sciences sociales commencent à exercer une influence dominante sur des institutions et des coutumes de nos sociétés. Même la recherche des origines génétiques des caractéristiques psychologiques et des troubles mentaux plonge ses racines dans les doctrines reposant sur les idées de stigmates héréditaires et de dégénérescence.

Trisomie (type II). En premier lieu, un grand succès de la « biologisation » : la trisomie. Un groupe de chercheurs dirigé par Jérôme Lejeune a découvert que les enfants dits « mongoliens » ont un chromosome 21 en plus. Dans un ovule humain fécondé, la présence d'un chromosome surnuméraire dans une paire

chromosomique conduira, s'il vient à terme, à la naissance d'un enfant porteur des symptômes caractérisés longtemps auparavant par le docteur Down. Trois chromosomes 21 : d'où le nom de « trisomie ». Ce n'est pas un hasard si, vers 1960, les attitudes vis-à-vis des enfants atteints du syndrome de Down ont changé. De nouvelles dispositions institutionnelles furent prises afin de « normaliser » ces enfants. Il est devenu courant de souligner que les caractéristiques de la trisomie ne sont que l'un des aspects de la personnalité de l'enfant. En même temps, les fœtus trisomiques peuvent être identifiés et donner lieu à un avortement. C'est un exemple de l'influence excessive sur les êtres humains potentiels de notre connaissance d'une qualité. Lejeune, furieux de ce résultat, disait que « nous les éliminons ».

Autisme (types III, IV). Sur les causes de l'autisme infantile, en revanche, nous n'avons pas de bonnes hypothèses. Le mot « autiste » existait depuis 1911 (Eugen Bleuler), mais il n'a été appliqué aux enfants qu'en 1943 par le docteur Léo Kanner. Kanner a mis l'accent sur l'absence de vie relationnelle. Il a écrit des textes sur les parents qui élevaient leurs enfants dans des « réfrigérateurs émotionnels ». Vers 1955, on voyait là la cause principale de l'autisme. C'était la faute des parents. On conseillait donc aux parents de ces enfants anormaux d'entreprendre des thérapies intensives, qui duraient des années. Observez le glissement vers le terrain moral. Avant Kanner, ces enfants avaient été écartés d'emblée et jugés stupides, faibles d'esprit (et par conséquent faibles et mauvais), ou sourds (et donc muets et stupides). Ils étaient mauvais, même si ce n'était pas de leur faute. Après Kanner, les voici libérés. Ce sont leurs parents qui sont des réfrigérateurs émotionnels. Les parents sont mauvais, et ils ont besoin d'aide. Aujourd'hui, cet aspect moral a presque disparu. La plupart des cliniciens actuels pensent que l'autisme est d'origine neurologique. Le diagnostic met l'accent plutôt sur les problèmes sociaux, sur l'absence de jeux avec les autres enfants, sur l'absence de jeux imaginatifs avec les objets, le manque d'empathie, ou l'incapacité à reconnaître les émotions des autres. La moitié des enfants ne parvient pas à développer le langage courant. Les descriptions données par les personnes habituées au contact avec les enfants autistes sont très variables. Les gens qui ont le temps et la patience d'essayer de les connaître disent souvent que ces enfants comprennent très bien ce qui se passe et qu'ils ont tendance à être manipulateurs. Ils savent qu'on pense qu'ils sont autistes, ils connaissent les symptômes officiels, et ils utilisent implicitement ces informations. Il y a beaucoup d'effets de boucle.

Un article bien documenté affirmait récemment qu'« il est grand temps de considérer l'autisme comme une catégorie administrative plutôt que comme une maladie spécifique. L'autisme n'est pas une maladie, pas plus que le retard mental : c'est un terme générique [ce n'est pas le nom d'une maladie spécifique] qui recouvre une grande variété de maladies, ainsi que certains traits de comportements communs ». Cette remarque peut contribuer utilement à la typologie des

classifications interactives : l'autisme n'est pas seulement une espèce de trouble du comportement : c'est aussi une catégorie *administrative*.

Dans notre société industrialisée, avec les systèmes massifs d'éducation et de santé, nous ne laissons pas les enfants autistes seuls dans leur famille. Il faut créer des systèmes de traitement, d'éducation, même de rééducation. « La prise en charge des enfants autistes doit être le plus précoce possible. Elle doit se faire individuellement et en groupes dans les établissements spécialisés, par une équipe pluridisciplinaire (socio-éducative et psychothérapeutique). Cette prise en charge peut s'accompagner, si nécessaire, d'une rééducation du langage (orthophonie) et de la motricité. » C'est un fait : de nos jours, les établissements spécialisés et les équipes pluridisciplinaires sont nécessaires. L'existence d'experts et de bureaux qui prennent des décisions administratives est devenue une nécessité. Or le placement d'un enfant dans un tel établissement a beaucoup d'effets sur lui. Il se trouve parmi des enfants qui ont des troubles de comportement. Il est conscient d'être une personne *comme cela*. Il acquiert un peu du comportement des autres enfants qu'il côtoie dans l'institution. On a observé que les enfants étudiés par Bruno Bettelheim dans son école pour les autistes — l'École orthogénique à Chicago — deviennent très différents des enfants pris en charge par d'autres institutions. Les symptômes et le comportement des autistes ont été modifiés par les institutions et les théories institutionnelles depuis 1943.

La normalisation (type VI). Nous avons présenté une histoire de l'idée du normal qui doit beaucoup aux recherches de Georges Canguilhem. L'idée de la normale est le produit de plusieurs facteurs : l'éducation révolutionnaire (L'école normale) ; la médecine polémique (de Broussais en particulier) ; l'exportation des idées techniques du normal à la politique, à la littérature et à la vie quotidienne (Comte, Balzac) ; la nouvelle bureaucratie chargée de compter, qui produit « l'avalanche de nombres imprimés » (1815-1830) ; les régularités qui apparaissent parmi ces nombres, et l'idée de l'homme moyen (Quételet) ; le fait que l'utilité de l'idée ne dépend pas seulement de l'idée du normal comme moyen, mais aussi des écarts par rapport à la moyenne (Galton).

Il serait trompeur de se focaliser uniquement sur le mot « normal » lui-même et sur la dichotomie normal / anormal. Pensez aux autres paires de contraires : rationnel / irrationnel ; sain / malade ; sain d'esprit / fou ; stable / instable ; responsable / irresponsable. Ces idées sont toutes dans l'arène de la normalité. Chacune est l'expression d'une ou de plusieurs normes. Ces idées sont beaucoup plus anciennes que l'idée de normal elle-même, mais toutes sont maintenant organisées dans le cadre des normes. Toutes ces idées sont sous la domination d'un concept organisateur : le normal.

Chacune de ces dichotomies est associée à des institutions. Il y a des institutions dont le but est de régulariser, surveiller, énumérer, contrôler, réformer, vérifier, guérir, confiner, interner — en un mot, *normaliser*. Il y a des personnes dont le métier est d'établir les normes, de déterminer les écarts par rapport à la

norme, et d'effectuer des normalisations : la police et la gendarmerie, la magistrature, les militaires, les gardiens de prison, les infirmières dans les maisons de retraite, les sondeurs, les techniciens de l'AFNOR, les contrôleurs de tests de QI et d'innombrables autres tests psychologiques. Citons encore les employés de l'administration et des services : les inspecteurs des impôts, les fonctionnaires de la sécurité sociale, les mécaniciens qui réalisent les contrôles techniques des voitures, ou encore les experts qui vérifient la normalité de votre installation électrique ou du gaz, ou des centrales nucléaires. Pour conclure, pensons aux gens qui font l'objet de vérifications de la normalité : les RMIstes, les autistes, les contribuables coupables de fraude fiscale, les immigrants sans papiers, vous et moi. Quelle est la plus grande classe d'individus normalisés ? Les élèves, les étudiants et les étudiantes. Quelle est la plus grande classe d'individus normalisateurs ? Les instituteurs, institutrices, professeurs, fonctionnaires du ministère de l'éducation, jusqu'au ministre de l'éducation lui-même.

L'obésité et l'anorexie (types I, VI). L'impératif numéro un des sciences de l'homme est : mesurons des qualités ! Les qualités deviennent les quantités : par exemple, la corpulence devient l'obésité, mesurée par l'Indice de Masse Corporelle. « Obèse » signifie désormais « trop loin de la moyenne ». Pour calculer dans quelle catégorie de poids vous vous situez, il suffit de diviser votre poids en kilogrammes par le carré de votre taille en mètre. C'est l'indice de Quételet, rebaptisé aujourd'hui IMC. Quand l'indice vaut plus de 30, c'est l'obésité. Au-delà de 35, l'obésité est dite sévère ; et au-delà de 40, morbide. Pourquoi ces nombres ? Quand ces définitions ont été établies, on pensait que dans la population humaine, ou du moins à Bruxelles, la moyenne de l'IMC était de 22,5. On croyait que la distribution de ce rapport était conforme à la loi de Gauss-Laplace, la loi normale. Et on croyait que deux tiers des adultes ont un IMC situé entre 20 et 25. Donc l'écart type de cette distribution est de 22,5. Être « normal », c'est avoir une IMC comprise entre 20 et 25. Quételet a établi une échelle qui fait des sauts de 5 unités : normal jusqu'à 25, embonpoint jusqu'à 30, obèse jusqu'à 35. Obèse sévère jusqu'à 40, morbide au-dessus de 40.

Il y a des corrélations entre l'IMC et la santé. Aujourd'hui, on pense que le facteur de risque augmente au-dessus de 28. L'obésité est considérée comme un facteur de risque dans diverses affections : hypertension, insuffisances coronarienne et cardiaque, diabète, etc. L'IMC des populations du monde industrialisé augmente. Aux États-Unis on parle maintenant d'une épidémie d'obésité parmi les enfants et les adolescents. À l'échelle mondiale, le nombre des personnes sous-alimentées est égal à celui des obèses. Nous, qui vivons dans des sociétés qui répartissent l'abondance de façon si irrégulière, avons acquis au fil du siècle passé un nouveau sens de ce que c'est qu'être une personne en bonne santé et ayant bonne mine. Apparemment, on est arrivé presque à l'antithèse de ces femmes plantureuses étalées sur les toiles de Rubens ou de Renoir. Voilà en tout cas une belle illustration de ce que j'appelle « façonner les gens ». Une nouvelle espèce de personne est là, devant nous : le gros quantifiable. Une qualité est

devenue une quantité. Et cela n'est pas sans effets. Car nous nous sommes littéralement fondus dans de nouvelles formes.

Il y a des conséquences encore plus graves. Adolescentes et jeunes femmes s'imposent des régimes draconiens, et dans 10 % des cas les plus obstinés, elles vont jusqu'à se laisser mourir. L'anorexie touche majoritairement le sexe féminin — qui représente au moins 80 % des cas. L'anorexique est souvent intelligente, active, bien insérée dans la vie étudiante ou la vie professionnelle. Obsédée par son poids, elle peut abuser des laxatifs ou des diurétiques dans l'intention de maigrir. Les crises de boulimie sont possibles — un besoin incontrôlable de manger, suivi par des vomissements provoqués.

L'idée de grosneur, le sempiternel discours des journaux, de la télévision et des magazines de mode, les institutions qui l'accompagnent comme les Weight Watchers, tout cela agit sur nous. Pas forcément en faisant le détour par l'indice de Quételet qui est pourtant présent implicitement, devant nous, tous les jours. Le pèse-personne dans la salle de bains comporte deux tables de comparaison. L'une pour les hommes, l'autre pour les femmes. Le poids qui convient en fonction de la taille est clairement affiché, c'est exactement l'échelle de Quételet, étalonnée à l'indice 22 (kg/m^2). Ce qui nous travaille, ce ne sont pas tant des mots comme « obèse » que des appellations plus crues comme « le bourrelet » ou « les poignées d'amour ». Mais le principe-clé qui commande toutes ces expressions a été forgé par Quételet il y a bien plus d'un siècle.

Nous vivons actuellement l'accélération toujours croissante de la quantification. Mais remarquez bien que ce n'est pas tant sur la quantification elle-même que je voudrais attirer l'attention. C'est plutôt sur la manière dont des qualités quantifiées se montrent plus efficaces sur nous, plus aptes à nous façonner, à changer ce que nous pensons de nous-mêmes et des autres. Car nous avons atteint la connaissance objective de nous-mêmes, ou c'est ce que nous avons souvent tendance à croire. C'est un révélateur des processus profonds par lesquels la quantité prend le dessus sur la qualité dans les affaires humaines.

Le seuil de pauvreté (types IV, VI). Cette idée prend sa source vers 1890, dans les travaux de l'un de ces philanthropes victoriens typiques, incroyablement zélés : Charles Booth. Il a défini cinq catégories de revenu familial pour les habitants du Londres. À moins de 18 à 21 shillings par semaine, on est classé comme pauvre. Booth crée l'expression « seuil de pauvreté » en 1887. (Les célèbres propagandistes socialistes Beatrice et Sidney Webb ont utilisé un peu plus tard, en 1894, l'expression « *poverty line* », qui s'est imposée en anglais.) Ce seuil de pauvreté est fondé sur l'usage d'une sorte de police des familles, exercée par des inspectrices des commissions scolaires. Celles-ci avaient pour mission de vérifier que les enfants étaient effectivement envoyés à l'école. Elles faisaient du porte à porte, visitant chaque famille d'une région, et étaient chargées d'établir des rapports sur les conditions matérielles et sociales de chacune. L'éducation était obligatoire jusqu'à onze ans ; il y avait une petite taxe hebdomadaire

pour chaque enfant scolarisé. Une commission scolaire pouvait dispenser de cette taxe les enfants dont les parents étaient jugés incapables de s'acquitter de ce montant en raison de leur pauvreté. Dans les faits, les commissions suivaient une règle tacite et accordaient ces dispenses aux familles dont le revenu était inférieur à une somme d'environ 20 shillings par semaine. Booth n'a pas expliqué cette origine du seuil de pauvreté qu'il avait établi, mais c'est l'origine concrète — et contingente — des seuils de pauvreté, définis de façon absolue, de 1890 à nos jours.

Les seuils relatifs sont plus récents. Le seuil de pauvreté pour une unité (par ex. une famille) d'un groupe donné (par ex. la population française) vaut 50 % du revenu disponible moyen des unités de ce groupe. Mais de quelle moitié s'agit-il : la médiane ou la moyenne arithmétique ? Dans les sociétés industrielles, le revenu médian est plus bas que la moyenne arithmétique (plus la société est inégale, plus la différence est grande). L'ONU et la Communauté européenne utilisent la moyenne.

Les seuils servent pour définir le revenu minimum « normal » pour une société. Les seuils relatifs sont formulés dans le style statistique d'après Quételet, à l'aide de moyennes. Les seuils absolus sont formulés dans le style quantitatif mais spécifique de Ferdinand Le Play. Tous deux sont des normalisations du type le plus simple.

Le seuil de pauvreté s'est emparé du monde anglo-saxon. C'est un outil bureaucratique, mais aussi une arme puissante des idéologues, comme on le voit à travers des slogans sur le nombre d'enfants vivant « au-dessous du seuil de pauvreté ». Les États-Unis ont adopté un seuil absolu après la deuxième guerre mondiale : on parle des « *poverty thresholds* ». La définition de ces mesures est toujours un enjeu politique. Au Canada on a des seuils relatifs (« *low income cutoffs* »), qui sont plus élevés de 30 % qu'aux États-Unis. Les « pauvres » aux États-Unis sont donc beaucoup plus pauvres que les « pauvres » au Canada. Le fait est bien connu des services concernés aux États-Unis : ils savent parfaitement que leur « *thresholds* » sont trop bas pour la société contemporaine, mais une augmentation du seuil, même limitée à 15 %, aurait pour effet de doubler le nombre de pauvres, ce qui n'est pas envisageable pour des raisons politiques.

Le concept de pauvreté n'a qu'une dimension. Le seuil de pauvreté divise le peuple en deux catégories, avec une apparence d'objectivité. En Europe, bien avant Booth, on employait des concepts plus complexes fondés sur les budgets familiaux mis en évidence par Ferdinand Le Play. Ernst Engel, un savant prussien, a quantifié la pauvreté en fonction de la proportion des dépenses nécessaires pour une vie minimum, référence qui était aussi à l'origine des mesures américaines. Les Français ont préféré des concepts pluridimensionnels comme l'exclusion. Le *Ministère de l'emploi et de la solidarité* note en 1997 que « le terme "exclusion" connaît actuellement une grande vogue ». Sous ce vocable, on inclut souvent pauvreté, précarité, chômage, RMI et bien d'autres concepts encore.

Mais avec l'arrivée de l'Union européenne, les bureaucraties ont réclamé des mesures qui traversent les frontières. Ils ont choisi le seuil relatif fondé sur le revenu moyen arithmétique. Il est devenu, non sans controverses, la mesure la plus courante à l'INSEE ; il est employé par l'Observatoire français sur la pauvreté pour faire les comparaisons et les recommandations par régions.

Les pauvres sont toujours avec nous, bien sûr, mais la compréhension de la pauvreté n'est pas constante. Il y a des siècles, nous avons eu le paupérisme, avec ses lois, ses institutions (par ex. les maisons de mendicité) et son discours moral et politique. Il a été remplacé par des discours sur l'exclusion et sur les pauvres définis comme ceux dont les revenus sont inférieurs au seuil de pauvreté. Le seuil de pauvreté a vraiment créé un type de personne ou de famille : l'unité sous le seuil. Aujourd'hui, avec les seuils relatifs, c'est une tautologie de dire que les pauvres sont toujours avec nous : il y a forcément toujours des familles aux revenus inférieurs aux 50 % de la moyenne. On a façonné un type de gens ou de famille.

Les activistes défendant la cause des pauvres, et beaucoup de pauvres eux-mêmes, sont très conscients du seuil de pauvreté. Mais peut-être ne s'agit-il pas ici d'un exemple d'une manière de façonner les gens au sens où l'on modifierait leur façon de se voir eux-mêmes. Nous avons exprimé nos doutes concernant une littérature dans laquelle les auteurs analysent la pauvreté en termes de stigmatisation et d'effets sur les pauvres. Nous émettons les plus grandes réserves, par exemple, sur la validité d'une théorie de l'étiquetage appliquée à la pauvreté. Le seuil de pauvreté est crucial pour les personnes pauvres dans la mesure où il influence la mise en place des points de repère des prestations sociales. Mais il n'est pas évident que le seuil en lui-même influence directement le comportement des pauvres ou l'image que les personnes pauvres ont d'elles-mêmes. L'influence se produit par l'intervention des institutions, par le truchement des catégories bureaucratiques, avec leurs conséquences pratiques et quotidiennes, comme le RMI. L'effet de boucle existe bien : les RMistes refaçonnent leur identité. Cependant, c'est moins un effet de la catégorisation elle-même que des institutions bureaucratiques qui utilisent les classements.

Le génie (types II, I, VI). Trop de nos études de cas proviennent de classements péjoratifs : des maladies, des troubles mentaux, corporels ou sociaux — la folie, l'obésité, la pauvreté, le crime. En revanche, le mot « génie » exprime pour la plupart d'entre nous l'admiration ou l'éloge.

Le génie désigne une aptitude naturelle de l'esprit, qui permet de concevoir et de créer des choses, des concepts d'une qualité exceptionnelle. Il peut désigner aussi une personne douée d'une telle aptitude. Si l'on demande de nommer un génie du siècle passé, Einstein fait partie des réponses les plus fréquentes. Bien sûr, être un génie n'est pas avoir une vie forcément agréable ou facile. Un biographe de Wittgenstein prétend que le philosophe ressentait un « devoir de génie » : le génie était pour lui à la fois un étonnement et une torture.

L'idée du génie a une longue histoire. Il renvoie à l'inspiration divine dans la Grèce antique, aux mystiques du Moyen Âge, au génie de l'époque romantique. Cette histoire n'est pas exempte de connotations sombres liées à la pauvreté, au crime, et surtout à la folie. Beaucoup de génies ont dit eux-mêmes que la ligne de partage entre le génie et la folie est invisible — Pascal, Dryden, Georges Sand Quant aux aliénistes, psychologues, psychiatres, etc., moins géniaux et plus fous que les génies, ils ont dit la même chose, avec tous les instruments de leur temps et de leurs expertises. Au cours des années 1860-1890 a eu lieu un débat étonnant, sur la question de savoir si le génie est une forme de la folie. Le génie est alors souvent présenté comme une forme de folie et de dégénérescence (Moreau de Tours). Est-il héréditaire ? Deux réponses très différentes. (i) Oui, car c'est un stigmate de la dégénérescence. La dégénérescence est une forme de biologisation privilégiée au XIX^e siècle.

L'autre réponse, également affirmative, a des racines très différentes. (ii) Elle est un retour au sens positif du mot, mais dans le contexte de la normalisation. On voit le génie comme un talent très supérieur à la norme — un talent distribué selon les lois biologiques du patrimoine héréditaire (Francis Galton, *Hereditary Genius*). On entreprend de tester les aptitudes intellectuelles. Alfred Binet élabore des mesures du niveau d'intelligence. Son intention est d'améliorer l'éducation des enfants qui sont incapables d'apprendre dans les écoles ordinaires. Sous l'influence des théories de Galton et de Karl Pearson, il faut que ces mesures soient normalisées. On arrive au concept de quotient intellectuel distribué en forme de courbe de Gauss, avec une moyenne de 100. Lewis Terman standardise les tests d'aptitude pour les recrues de l'armée américaine en 1917. Les courbes sont-elles identiques pour les femmes et les hommes ? Non, il apparaît que les femmes sont plus douées que les hommes. Du coup, Terman modifie les questions dans les tests : il supprime des questions faciles pour les femmes, ajoute des questions plus faciles pour les hommes.

Le QI d'aujourd'hui n'a pas complètement supprimé les idées plus anciennes du génie, du génie hors mesure. On parle encore des génies. Peut-être plus souvent des génies morts que des génies vivants. Dans un livre classique, Edgar Zilsel (1926) distingue deux types de jugements sur le génie, les jugements du présent et les jugements de la postérité. Il parle de *Mitwelt* et de *Nachwelt* — du monde habité par un génie, et du monde qui se souvient de lui. Dans toute l'histoire de l'idée du génie, on trouve ce dédoublement. Peut-être sommes-nous actuellement un peu plus farouches. Nous n'accordons guère le titre de « génie » dans notre *Mitwelt*. Chateaubriand a parlé d'un génie : « Cet effrayant génie se nommait Blaise Pascal » ; il l'a fait dans le *Nachwelt* de Pascal. Le biographe de Wittgenstein a parlé un « devoir de génie » dans le *Nachwelt* de Wittgenstein. Dans une page récente du journal *Le Monde* consacrée à un compte-rendu des manuscrits inédits de Ferdinand de Saussure retrouvés en 1996 à Genève, le linguiste est qualifié trois fois de génie. Cette page appartient à son *Nachwelt*. Julia Kristeva a écrit ses trois volumes sur Arendt, Mélanie Klein, et Colette

dans le *Nachwelt* de ces trois femmes. Elle commence son œuvre en disant que notre siècle, le XXI^e, « sera féminin, pour le meilleur ou pour le pire ». Avec ces mots, elle parle de **notre** *Nachwelt*. Kristeva veut dire que le « génie » est une « invention thérapeutique qui nous empêche de mourir d'égalité dans un monde sans au-delà ». Elle rejette l'idée que le génie est la revendication du surhomme. Il est possible que Julia Kristeva balise avec ses études sur le génie féminin une voie nouvelle. Une nouvelle manière d'être une femme de génie. Une nouvelle manière de se façonner. Peut-être façonne-t-elle en ce moment une nouvelle espèce d'individus, des femmes bien sûr, mais des hommes aussi. Il est possible que nous assistions actuellement à un façonnement des gens avec une nouvelle application d'un outil d'une puissance extraordinaire dans l'histoire de l'occident : l'idée du génie.

La criminologie, le criminel, et le comportement criminel (types I, II, IV et VI). Pourquoi existe-t-il une science comme la criminologie ? Pourquoi ne pas se contenter de la sociologie ? C'est en partie une question d'histoire des institutions. L'émergence de la sociologie quantitative est presque contemporaine de la publication des statistiques criminelles par le ministère de la justice en France. L'origine de la criminologie se trouve dans la statistique et dans les théories qui imputent la délinquance à un déterminisme biologique, qui concerne le criminel individuel, le criminel et son corps. Elle remonte à l'anthropologie criminelle de Cesare Lombroso. Cette histoire se rapproche de celle du génie : elle renvoie à l'idée de dégénérescence. La criminalité est un stigmate héréditaire à la fin du XIX^e siècle et la même idée a réapparu à la fin du XX^e, sous couvert de la génétique.

Dans les mains de Lombroso, le criminel est devenu une espèce particulière d'être humain. Il pensait avoir établi que la morphologie, les réactions biologiques et psychologiques de beaucoup de criminels appartenaient à celles d'un type d'individu resté en arrière dans l'évolution menant à l'homme, proche encore des sauvages primitifs. On peut reconnaître ces gens en mesurant leurs caractéristiques anthropométriques. Pour Lombroso, les hommes dotés de crânes criminels ne devaient pas être punis pour leurs crimes car ils n'étaient pas responsables. Même coupables d'assassinats monstrueux, il ne fallait pas les exécuter. L'anthropologie criminelle a été d'abord un mouvement réformateur visant à améliorer les prisons et la justice.

Les théories biologiques et corporelles des causes du crime ont d'importantes conséquences morales. La responsabilité des criminels est atténuée. Qui plus est, les criminels détenus peuvent utiliser les théories de la criminologie pour atténuer leur sentiment de culpabilité. Voilà les germes d'un effet de boucle.

On pourrait penser que ces idées sont dépassées ou stupides. Pourtant, aujourd'hui encore, la construction des « profils psychologiques » et des « profils criminels » est très à la mode. Pourquoi ce mot « profil » ? La physiognomonie de Lombroso s'occupe au sens littéral des profils des visages et des crânes. Aujourd'hui

d'hui, le profil criminel est une physiognomonie métaphorique du criminel, qui s'intéresse au mode de perpétration des crimes, aux aspects psychologiques du tueur, à ses goûts morbides, etc. L'effet sur la culpabilité des criminels est très semblable à l'effet de boucle de la fin du XIX^e siècle, que nous venons de mentionner.

L'anthropologie criminelle est un exemple de programme de recherche sur la dégénérescence, au sens de Imre Lakatos, le philosophe des sciences hongrois. Nous avons démontré comment elle se conforme au modèle de Lakatos. Il est frappant de voir comment ce programme s'est transformé en un programme très courant, visant à établir que la criminalité a des origines génétiques. On peut dire que le programme est « allotropique » : il prend des formes nouvelles adaptées aux nouvelles sciences de son temps.

Nous avons relevé également les effets de la normalisation. Karl Pearson et ses associés, comme Charles Goring, ont prétendu que :

1) Chaque individu a une tendance ou propension au crime, qu'on peut représenter sur une échelle de 0 à 1.

2) La distribution de cette propension dans la population est « normale » — en forme de cloche.

3) La propension au crime est une tare héréditaire.

Parler de propension criminelle devrait paraître à la fois grotesque et archaïque. Archaïque, non : c'est un discours bien vivant. Ainsi peut-on lire, dans un texte de 1990 : « notre première thèse est que la répartition des individus quant aux traits latents de la propension au crime suit une distribution normale ».

Selon Pearson la population des détenus se caractérise moins par une faiblesse du niveau intellectuel que par l'incapacité sociale. Elle comporte surtout des individus « qui ne ressentent aucune responsabilité sociale ou morale ». Il est convaincu que la personnalité antisociale est un caractère qui se transmet de génération en génération, et qui, dans certains environnements, peut favoriser le crime. De nos jours nous avons des diagnostics psychiatriques très élaborés. Version européenne : « Personnalité Dyssociale » (CID-10, F.60.2). Version américaine : « Trouble Antisocial de la Personnalité » (DSM-IV, 301.7). Aujourd'hui on ajoute de nouvelles propositions à celles de Pearson :

4) La propension au crime est fortement corrélée avec les troubles psychiatriques comme la personnalité dyssociale ou antisociale.

5) Ces troubles mentaux sont d'origine chimique, comme la baisse de sérotonine anormale.

6) Une telle anomalie chimique est d'origine génétique — l'explication de l'hypothèse (3).

Un criminel est un individu qui a commis un crime (ou qui est coupable de quelque crime). Ce n'est pas un type ou une espèce de personne. Mais depuis

la naissance de la criminologie, le criminel a toujours été considéré comme un type particulier d'être humain. En témoigne le fait que nous prenions soin de parler « du criminel », comme si c'était presque une espèce d'humain, au sens où on peut dire que la baleine est une espèce de mammifère. De même le « comportement criminel » n'est pas simplement le comportement mais aussi une propension. On passe de la violence à l'impulsion, une tendance comportementales relevant de diagnostics psychiatriques : Personnalité émotionnellement labile, type impulsif (CID 10, F60.30) ou Trouble explosif intermittent (DSM IV, 312.34). Ce que nous commençons à apercevoir ici, c'est la fabrication d'un type humain biologique ou biologisé. Elle comporte un mélange complexe de critères chimiques, de critères communs et de critères cliniques. Les critères cliniques changent constamment. Nous citons une série d'études réalisées par des chercheurs finlandais qui fabriquent à nos yeux de nouvelles classes de gens.

Une nouvelle forme de folie ? Le désir d'être amputé. Certaines formes de folie constituent un terreau très fertile pour examiner la manière de façonner des personnes et des comportements. Il existe en effet des maladies sans cause connue — du point de vue neurologique ou physiologique — et qui n'apparaissent qu'à des époques et en des lieux donnés. C'est la raison pour laquelle, au cours de recherches sur les manières de « façonner les gens », j'ai consacré deux livres à deux espèces inhabituelles de folie : la personnalité multiple (*L'Âme réécrite*, 1999), et la fugue (*Les fous voyageurs*, 2002). La première grande vague de personnalités multiples s'est produite en France dans les années 1870. Le phénomène est réapparu aux États-Unis un siècle plus tard, et cette « épidémie » de personnalités multiples a culminé vers 1990. Quant au second syndrome, la fugue ou le voyage aliéné (pathologique), c'est en 1886, à Bordeaux, qu'il a fait l'objet pour la première fois d'un rapport détaillé. Il ne s'agissait pas, dans ce cours, de répéter des études de ce type. Néanmoins nous avons saisi l'opportunité de présenter un phénomène similaire, et tout à fait nouveau : une mini-épidémie d'un désir d'être amputé. Il ne s'agit peut-être pas de folie, mais tout du moins de désirs et de comportements qui, pour la plupart d'entre nous, paraissent extrêmement étranges.

Pour donner une idée de ce que c'est que d'avoir une telle obsession, nous nous sommes appuyés sur un texte français trouvé sur l'Internet. C'est une déclaration de quatre pages, très émouvante, écrite par un certain Philippe Michel. Mais Philippe Michel, qui recherche la compagnie de personnes qui partagent ses goûts, a été condamné à se trouver des amis aux États-Unis, ou, un peu plus près, dans un club londonien, le « Outsider's Club ». (*Outsider* est le mot anglais par lequel on a traduit le titre du roman de Camus, *L'Étranger*.)

Le chirurgien qui pratique le plus ouvertement des amputations sur les gens qui le demandent travaille en Écosse : c'est le docteur Robert Smith. En 2000 il a publié, avec un coauteur qui éprouve lui-même ce curieux besoin d'être amputé, le premier livre sur notre sujet, *Apotemnophilia*. Néanmoins, le phénomène reste

surtout américain, et il est florissant grâce à l'Internet. On peut penser qu'il s'agit de l'une des premières maladies « internautique », pour autant que ce soit une maladie. Ou disons au moins que c'est l'un des premiers cas de ce genre, c'est-à-dire de désir et de comportement profondément déviant ou profondément inhabituel, qui se trouve favorisé par Internet et qui ne serait pas possible, ou qui n'aurait pas la même extension, sans l'Internet.

Un article publié dans une revue médicale en 1983 passe en revue la littérature médicale pour trouver des cas de personnes qui veulent se faire amputer, ainsi que les cas complémentaires qui sont impliqués par le sous-titre de l'article : « le handicap comme préférence sexuelle ». En 1983, on ne trouvait pratiquement rien sur ce sujet, ni dans la littérature médicale, ni dans la littérature « underground ». Certainement, il n'existait pas un *type* de personne attirée par les personnes amputées. Mais ce type de personne existe aujourd'hui, et il existe un vocabulaire nouveau : trois mots qu'on trouve dans le français courant, et deux mots américains importés en français :

Amputé : au sens ordinaire, mais maintenant utilisé avec une nouvelle connotation de désir — désir pour les amputés ou désir d'être amputé.

« *Devotee* » : quelqu'un qui est émotionnellement ou sexuellement attiré par les amputés. Le mot évoque sans doute l'idée qu'on est « voué » ou « dévoué » aux amputés. Un *devotee* français écrit : « le terme dévot, qui en est la traduction littérale, nous a toujours semblé trop faible pour décrire nos sentiments, et nos sentiments présentent bien cet aspect quasi religieux qui est suggéré bien par le terme ».

« *Wannabe* » : (want to be : littéralement « veut être ») — une personne qui souhaite être amputée, qui a l'impression qu'elle n'est pas complète (pas entièrement elle-même) si elle n'est pas amputée.

Prétendant : une personne qui simule un handicap ou l'absence d'un membre (par exemple en repliant une jambe et en marchant avec des béquilles).

Valide : le cas « normal » d'une personne qui a toute son intégrité physique et qui n'est pas *devotee*.

Ces noms sont vraiment importants, comme dans la plupart des exemples où il est question de façonner les gens. On découvre sa propre nature quand on apprend son nom. Les témoignages vont dans ce sens, comme celui de cette jeune femme qui dit avoir « récemment découvert qu'elle était une *wannabe* » : « Je suis une femme normale, jolie, très active. J'ai toujours eu le sentiment que quelque chose en moi n'allait pas du tout — jusqu'à ce que j'apprenne que ce que je ressentais avait un nom. » Bien entendu, ce sont les *Wannabes* qui vont nous intéresser. Mais ils relèvent d'une culture plus large, tournée vers l'amputation ou « l'amputation naturelle », c'est-à-dire le fait d'être né avec un ou plusieurs membres en moins.

Je ne suis pas convaincu qu'il faille considérer l'auto-amputation comme une maladie, mais certaines analyses de mon livre *Les fous voyageurs* pourraient s'appliquer à ce phénomène. J'ai proposé l'idée que les troubles mentaux passagers ont besoin d'une « niche écologique » qui leur permet de survivre, de croître et de s'épanouir. Si étonnant que cela paraisse, la structure des deux niches écologiques, l'une pour la fugue et l'autre pour l'amputisme, sont très semblables.

Nous avons caractérisé une niche par un certain nombre de « vecteurs », dont le plus curieux se situe entre les deux pôles du vice et de la vertu — les vertus qui sont prisées dans la société concernée à l'époque considérée, et les vices qui sont craints. Par exemple, l'épidémie de fugue s'est produite au moment même où le tourisme de masse des classes moyennes connaissait un formidable développement (avec voyages organisés, clubs cyclistes, centres de villégiature, et cartes postales à envoyer depuis son lieu de vacances). Le tourisme était valorisé, on l'enviait, on le recherchait. Une vertu. À la même époque, on voit se développer une crainte très vive du vagabondage. En France, on adopte des lois drastiques à ce sujet en 1885, l'année qui précède la vague des fugues. Cela traduit la grande peur du vagabondage, le vice. Est-ce qu'on retrouve une opposition analogue entre vertu et vice, dans le cas de la vague actuelle de la sous-culture liée à l'amputation ? À l'évidence, l'aspect vertueux concerne la très grande publicité donnée aux transplantations d'organes, qui sont présentées comme une avancée thérapeutique considérable — une vertu. Côté peur du vice, on a les opérations qui permettent de changer de sexe. Changer de sexe apparaît toujours comme un affront fait aux bonnes mœurs. C'est une chose qui fait peur, et les gens « normaux » qui rencontrent par hasard ce monde des transsexuels sont souvent très choqués de ce qu'ils y voient.

Nous avons trouvé dans le cas de l'amputisme tous les vecteurs que nous avons définis pour caractériser les troubles mentaux passagers (la polarité vertu-vice, la taxinomie médicale, l'évasion, et l'observabilité). La question de l'observabilité est d'un grand intérêt. Dans le cas de la fugue, un puissant système de surveillance et de détection avait été mis en place. Les fugueurs français devaient avoir des papiers s'ils voyageaient loin. On avait établi des contrôles systématiques, de crainte que les gens ne désertent ou ne répondent pas à l'appel. On ne pouvait pas simplement vagabonder dans toute l'Europe sans être remarqué par les autorités. Pour qu'une forme de comportement soit considérée comme un trouble mental, il faut qu'elle soit étrange, perturbante et remarquée. C'est le vecteur d'observabilité de la niche de la fugue. Et pour l'auto-amputisme ? Ce trouble était presque invisible. Maintenant, sur Internet, on tape des mots comme « wannabe », « amputé » etc., et on trouve des liens. L'Internet est essentiel pour que les wannabes puissent s'affirmer, gagner une confiance en eux-mêmes, mais il les rend visibles. L'effet de boucle agit par l'Internet, parce que c'est dans le cyberspace que les internautes wannabes façonnent et renforcent leurs désirs, créent un stéréotype du wannabe, et même recherchent les chirurgiens qui acceptent de remodeler le corps par amputation.

3. Incorporation des idées d'Erving Goffman (leçon 12)

La première hypothèse du cours est que nos classifications des gens interagissent avec les gens que nous classons. Les classifications des gens sont « interactives ». Nous n'avons pas donné d'explication adéquate des conditions sociales de ces prétendues interactions. Nos illustrations sont tirées de la réalité sociale et scientifique. Néanmoins leur présentation a été trop philosophique et trop abstraite, comme si ces interactions avaient lieu dans un espace logique. Or, ce n'est pas le cas : elles ont lieu dans un espace institutionnel et social.

Par conséquent, nous ne pouvions ignorer les approches sociologiques de ce que nous appelons « façonner les gens ». Pour nous Erving Goffman se présente comme l'« idéaltype » ou le « type idéal » (au sens de Max Weber) d'un sociologue qui produit de telles analyses. Deux précédentes leçons ont été consacrées à la criminologie et aux théories chimiques et génétiques du comportement criminel. Notre chemin, qui veut passer de l'illustration du comportement criminel à la sociologie, fait un détour par la prison ou du moins, pour reprendre le terme de Goffman, par « l'institution totale ». « On peut définir une institution totale comme un lieu de résidence et de travail où un grand nombre d'individus, placés dans la même situation, coupés du monde extérieur pour une période relativement longue, mènent ensemble une vie recluse dont les modalités sont explicitement et minutieusement réglées. » Exemples : la caserne, l'abbaye, l'internat, etc., et les institutions qui sont les sites des recherches de Goffman, l'asile et la prison. D'après Goffman « ces établissements ... sont, dans nos types de sociétés, des lieux de coercition destinés à changer les gens ». Destinés, ajouterons-nous, à les façonner.

Sur les institutions totales, un autre nom fait référence : celui de Michel Foucault. *Histoire de la folie à l'âge classique* et *Naissance de la clinique*, traitent de l'asile. *Surveiller et punir : naissance de la prison*, parle de la prison. L'œuvre de Foucault et celle de Goffman sont complémentaires. Foucault nous donne une histoire du présent. Comment en sommes-nous arrivés à des institutions totales ? Goffman analyse la manière dont les institutions totales créent un type particulier de « face-à-face ». Pour bien se rendre compte de ce que c'est que façonner les gens, il faut prendre en compte aussi bien l'archéologie de Foucault que la sociologie interactionniste de Goffman.

Nous avons présenté brièvement l'école (ou des écoles) sociologique(s) de Chicago, et « l'interactionnisme symbolique » dont Goffman était un des héritiers. Le projet de George Herbert Mead est de comprendre la socialisation d'un individu. Chez Mead, dans la conception de l'individu humain évolué, l'essence d'une femme ou d'un homme est constituée par leurs rôles, leurs interactions, et même leurs gestes. Ainsi, les sociologues de Chicago ont posé les grandes lignes d'une théorie sur ce que c'est que façonner les gens.

Le livre de Goffman intitulé *Stigmate* est une étude générale portant sur les manières de stigmatiser des individus comme « anormaux ». En fait, le mot

« normal » revient très souvent dans le livre et s'oppose à « stigmatisé ». Dans ce texte de 1963 Goffman dresse une liste de stigmates qui proviennent « d'un ensemble répertorié mêlant troubles mentaux, incarcération, addiction, alcoolisme, homosexualité, chômage, tentatives de suicide et comportement politique radical ». Les personnes stigmatisées sont celles qui sont jugées déviantes dans un contexte donné. C'est une généralisation à partir de la notion plus limitée de comportement déviant, c'est-à-dire de comportement sanctionné par les normes sociales, et souvent consigné formellement dans la loi — criminalité, délinquance juvénile, suicide, prostitution. On retrouve précisément la même liste de classes de gens, au début du dix-neuvième siècle, au moment de la création d'une nouvelle science, la sociologie. Depuis lors, la sociologie n'a pas cessé de s'intéresser aux déviants. Et la plupart de nos illustrations, dans les leçons 3-11, concernent des « déviants ».

Stigmaté est en rapport étroit avec un autre descendant de l'interactionnisme symbolique, la théorie de l'étiquetage (*labeling theory*), auquel il apporte, à mon sens, des améliorations. Cette théorie, également créée à Chicago, affirme que la déviance n'est pas une manière de se comporter, mais un nom apposé sur quelque chose. C'est une étiquette. La déviance n'est pas quelque chose d'inhérent à un comportement, mais le résultat de la manière dont des individus ou leurs comportements sont étiquetés. Le processus qui conduit à faire un criminel est dans cette théorie un processus qui consiste à étiqueter, à séparer, à décrire, à accentuer, à rendre conscient et conscient de soi ; cela devient une manière d'accentuer et de susciter les traits même dont on se plaint. Nous sommes donc ici en présence d'une conception de la déviance qui fait preuve d'un nominalisme exceptionnel. Et c'est très clairement une autre vision de la manière de « façonner les gens ». Qualifier le comportement d'un adolescent de délinquance juvénile, le qualifier de délinquant, fait partie de ce qui fait de lui un délinquant.

La théorie de l'étiquetage était trop simpliste pour Goffman (et pour nous). Goffman a eu des mots très acerbes sur l'idée et même le mot « déviant ». Il ne croit pas que la catégorie « déviant » elle-même soit utile. Il épouse un nominalisme ironique, qui affirme que certaines catégories d'individus — et peut-être beaucoup d'entre elles — sont créées par les sociologues, criminologues, et psychologues. Elles n'existent pas jusqu'au moment où elles sont définies et étudiées. Souvent aussi ces catégories ont des effets sur les individus. Il ne s'agit pas nécessairement d'effets directs, liés à la simple connaissance par les sujets de la manière dont ils sont classifiés. L'effet peut aussi être indirect, quand les classifications sont incorporées dans la formation ou les règles des institutions, par exemple les institutions pénales. Je pense que la plupart des criminels ne savent rien des classifications des criminologues. Il n'y a pas d'effets de boucle directs. Mais il y a des effets indirects liés à l'interaction avec les institutions, et aux rôles qui sont créés en prison ou dans le milieu des anciens détenus.

Cette observation est pertinente pour les classifications de type III dans notre liste : les classifications inaccessibles, comme celle de l'autisme infantile. Appa-

remment, les enfants autistes ne peuvent pas, pas définition, connaître et comprendre leur classification, ni a fortiori interagir avec elle. Mais dans notre monde de bureaucraties pédagogique et psychologique, les enfants autistes sont intégrés dans des pratiques institutionnelles. Les interactions, et les effets de boucle, se produisent au niveau institutionnel, souvent dans des institutions quasi-totales.

L'œuvre d'Erving Goffman est un très bon point de départ pour une compréhension systématique du façonnement des gens au jour le jour. Le concept de rôle dans des interactions en face-à-face est très utile. Il faut aussi réfléchir à l'internalisation des rôles. Certains rôles deviennent presque une partie du corps. On pense à l'habitus de Pierre Bourdieu. On peut se risquer à dire que les classifications de soi-même se trouvent presque incarnées dans ce processus, que l'individu se les incorpore. Ensuite, la classification et son incarnation dans le rôle sont devenues une partie de son essence.

4. Pour un nominalisme dynamique (leçon 13)

Notre première hypothèse est que nos classifications des gens interagissent avec les gens que nous classons. Pour qu'il y ait interaction, il faut qu'il y ait une *dynamique* du classement des gens. Quel type de rapport établit-on avec une personne qu'on classe ? De quelle façon peut-on être affecté par le fait d'être classé d'une certaine manière ? Se sent-on différent, a-t-on une expérience différente de soi-même, de ses amis, des gens ou du monde, si on est amené à se voir soi-même comme un certain type de personne ? Ces relations changent-elles si on classe autrement, ou si on crée une classification entièrement nouvelle ? Cela modifie-t-il les choix que l'on peut faire, ouvrant certaines possibilités, et en fermant d'autres ? Il me semble qu'une nouvelle manière de décrire, en particulier, une nouvelle classe de personnes avec un nouveau nom crée non seulement de nouvelles manières d'être, mais de nouvelles façons de choisir ce qu'on est. C'est une forme de nominalisme, mais limité au domaine humain, le domaine des individus, de leurs comportements et de leurs rapports sociaux.

Les formes traditionnelles du nominalisme sont toujours statiques. Elles relèvent de l'ontologie, et d'une ontologie classique, hors du temps, sans histoire, sans conception d'une interaction dynamique entre une classification et les membres d'une classe. Elles affirment que les classes n'existent pas dans la nature ou dans la réalité, sans un nom pour la classe. Quand cette doctrine est poussée jusqu'à ses dernières conséquences, on obtient un nominalisme extrême, peu plausible, voire contraire au bon sens.

La forme de nominalisme que nous présentons ici concerne les gens. Elle n'est pas statique. C'est un nominalisme dynamique. Les catégories et les gens qui les composent sont apparus main dans la main. Oui, il y a eu des génies (quel que soit le sens que vous voudrez donner à ce mot) dans les civilisations auxquelles manquait le concept de génie. Bien sûr il y a des pauvres même sans

définition du seuil de pauvreté. Mais les génies ont évolué main dans la main avec les concepts de génie, et le concept de seuil de pauvreté — et les institutions qui l'accompagnent — ont des conséquences pour la manière de vivre pauvre.

Comment un nominalisme dynamique pourrait-il affecter le concept d'une personne individuelle ? Il y a une première réponse liée à la possibilité. Ce qui fait de nous la personne que nous sommes, ce n'est pas seulement ce que nous avons fait, ce que nous faisons et ferons, mais aussi ce que nous aurions pu faire, et ce que nous pourrions faire. Façonner les gens, c'est modifier l'espace de possibilités qui définit la personne. Même mort, on est plus que la somme de ses actes : une vie qui s'achève, en effet, ne prend sens qu'à l'intérieur d'une sphère de possibilités qui disparaissent avec elle.

Nous proposons donc une deuxième hypothèse : la création d'une nouvelle classification ou la modification des critères pour l'application d'une classification ancienne peut avoir des effets sur les individus classifiés, qui assument ou repoussent les attributs qui caractérisent la nouvelle classe. En plus, de nouvelles possibilités de choix ou d'existence surviennent du fait de la création de la nouvelle classe.

Les classes les plus puissantes sont des classes basées sur la connaissance ou la connaissance supposée, c'est-à-dire les classes qui ont été créées par les sciences ou qui ont évolué à partir d'elles. Il y a aussi dans la culture populaire beaucoup de classifications qui interagissent avec les gens qui sont classifiés. Il ne faut pas sous-estimer le pouvoir de la mode et le désir d'être au courant, ou de ne pas être ringard. Nous avons des illustrations ici (par ex. « branché »), mais ce qui nous intéresse est l'interaction entre les classifications scientifiques et les gens qui sont classifiés. Au commencement du cours nous avons donné une typologie des classifications des gens (I-VI). On peut maintenant la refaire, d'une manière un peu plus précise et pénétrante, en prenant en compte deux facteurs ; les types de classe, et les moyens d'évolution ou de transformation d'une classe d'un certain type en une classe d'un autre type.

Est-ce qu'il y a une différence fondamentale entre les sciences sociales et les sciences naturelles ? Cette question est pour nous sans force, parce qu'il y a trop de différences. La distinction entre les classes interactives et les classes indifférentes est utile pour indiquer une différence assez importante entre la plupart des sciences de l'homme, d'un côté, et les sciences de la nature, de l'autre. Cette différence réside en ce que les classifications dont on se sert dans les sciences naturelles sont du genre indifférent, tandis que celles utilisées dans les sciences sociales relèvent pour la plupart du genre interactif.

On peut dire que les cibles des sciences naturelles sont stationnaires. À cause des effets de boucle, les cibles des sciences sociales sont en mouvement. Cela constitue une caractéristique bien différente de celles qui ont déjà été avancées pour fonder la distinction. On a longtemps insisté sur le fait que les sciences humaines ne devaient pas utiliser les méthodes des sciences naturelles qui tendent

à expliquer et prédire, mais qu'elles devraient essayer de comprendre les acteurs humains. *Verstehen* est le mot de passe en allemand. Cette approche vise à remplacer les sciences hautement positivistes d'aujourd'hui par des sciences humaines aux buts et aux méthodes différentes. La distinction que nous proposons n'a rien à voir avec cette position. Le *Verstehen* qui intervient dans nos histoires se situe au niveau des manières dont les personnes conscientes d'elles-mêmes peuvent comprendre la façon dont elles sont classifiées et se repenser elles-mêmes en conséquence.

B. Séminaire

Le séminaire est en relation avec le cours. Habituellement, le séminaire est ouvert par M. Marc Kirsch, qui pose des questions ou émet des commentaires concernant les points principaux évoqués dans la leçon. Après les réponses de M. Hacking, les auditeurs sont invités à intervenir pour des questions ou des commentaires, soit au sujet des problèmes évoqués, soit sur d'autres points en rapport avec les thèmes abordés.

Après la leçon du 18 mars, intitulée « Une nouvelle forme de folie ? Le désir d'être amputé », le séminaire a été exceptionnellement prolongé par deux interventions :

Mme Jacqueline Carroy (Directeur des études, EHESS) : « Est-ce que l'amputisme est une forme de folie ? »

M. Mikkel Borch-Jacobsen (professeur, directeur du département de littérature comparée, Université de Washington, Seattle, USA) : « La dépression est-elle un effet secondaire des antidépresseurs ? »

I. H.

PUBLICATIONS

Ouvrages

Les fous voyageurs : Paris, Le Seuil (Collection *Les Empêcheurs de Penser en Rond*), mai 2002.

Entre Science et réalité : La construction sociale de quoi ? Paris, La Découverte, octobre 2001.

Historical Ontology : Cambridge, Mass. : Harvard University Press, mai 2002.

Probability and Inductive Logic : New York : Cambridge University Press, septembre 2001.

Anaparisontas kai Paramvainontas, Athènes : Presse du Polytechnique d'Athènes, mars 2002.

Social Konstruction av vad : Stockholm : Phoenix Thales, janvier 2002.

Articles

« Vrai », les valeurs, et les sciences. *Actes de la recherche en sciences sociales*, 141-142. (2002) : 13-20.

Les preuves et la nécessité chez Wittgenstein. *Le Dernier Wittgenstein*, J. Bouveresse & S. Laugier (éd.), Agone, Nice, 2002, 147-171.

How « natural » are « kinds » of sexual orientation ? *Law and Philosophy*, 21 (2002) : 95-107.

On sympathy : with other living creatures. *Tijdschrift voor Filosofie*, 63 (2001) : 683-712.

Dreams in Place. *Journal of Aesthetics and Art Criticism*, 59 (2001) : 245-260.

CONFÉRENCES

16-17 octobre 2001 : Collège de France, colloque *La Vérité dans les sciences* : « “ Vrai ”, les valeurs et les sciences ».

11-14 octobre 2001 : Steirischer Herbst, Graz. « Body parts large and small ». Paru sous le titre « Körperteile, groß und klein », in Theo Steiner (ed.) *Genpool : Biopolitik und Körper-Utopien*, Passagen Verlag, Wien, 2002.

6 février 2002 : Institut Alexandre Koyré et École Normale Supérieure, Journée Ian Hacking.

9 février 2002 : Green College, University of British Columbia. « Folie à l'internet : the amputism rage ».

16 mars 2002 : Institut de Philosophie et d'Histoire des Sciences et des Techniques, Journée Thomas Kuhn, « L'importance de la classification chez le dernier Kuhn ».

15 avril 2002 : EHESS, Marseille, « La question de l'évidence ».

8 mai, 2002 : The Danziger Lecture, University of Chicago, « Body Parts, Large and Small ».

13 mai 2002 : The Kanner Lecture, University of California at Los Angeles, « Body Parts, Large and Small ».

24 mai 2002 : The Stillman Drake Lecture, Canadian Society for Philosophy of Science, « “ True ” and scientific values ».

INTERVIEWS

« L'Archéologue du probable ». *Sciences et avenir*, hors séries sur la probabilité, septembre-octobre 2001, 9-16.

« Entrevista con Ian Hacking » par Asunción Álvarez Roderiguez. *Cuaderno de Materiales*, Madrid, N° 17, janvier-avril 2002.

« Quei nomi che riplasmo l'anima » par Marco d'Eramo. *Il Manifesto*, Milan, 26 avril 2002.

« Hacking et les fous de voyage » par Natalie Levisalles. *Libération*, 11 juillet 2002, Livres p. I-III.

DISTINCTIONS

Prix Killam, Conseil des Arts du Canada, le 25 mai, 2002.

ACTIVITÉS DE LA CHAIRE

Marc KIRSCH

Situation

Docteur, agrégé de philosophie, détaché depuis sept. 2001 comme Maître de conférences au Collège de France.

Thèse de doctorat en philosophie (« *L'âme et le corps : dualisme, monisme, matérialisme.* »), université de Paris X (1997). Directeur : A. Fagot-Largeault.

Assistant de recherche attaché à la chaire de Philosophie et histoire des concepts scientifiques du Pr Ian Hacking, et chargé à ce titre :

— d'introduire et animer les débats dans le cadre des séminaires faisant suite aux leçons du Pr Hacking.

— de mener des recherches ponctuelles et d'assurer divers travaux de traduction et de mise au point pour les cours et publications du Pr Hacking (cf. notamment la conférence intitulée « "Vrai", les valeurs et les sciences », prononcée lors du colloque *La vérité dans les sciences*, oct. 2001, Collège de France, et publiée dans les *Actes de la recherche en sciences sociales*, Seuil, mars 2002).

Conférences

« L'induction naturalisée ? Remarques sur le naturalisme évolutionniste appliqué à l'histoire et à la philosophie des sciences », Symposium *Histoire et philosophie des sciences : vers une nouvelle alliance ?*, de la *Joint Commission* de la Division d'histoire des sciences et de la Division de logique, méthodologie et philosophie des sciences, Union internationale d'histoire et de philosophie des sciences, Paris, 3-5 oct. 2002.

Dans le cadre du module de bioéthique du DEA de génomique de l'université d'Orsay, nov. 2001, organisé par le Pr Anne Fagot-Largeault (Collège de France), conférence sur le thème « l'homme, une exception dans la nature ? », présentant notamment les concepts fondamentaux du naturalisme évolutionniste et de l'éthique évolutionniste.

Cette activité sera reconduite en 2002.

Elle s'inscrit dans le cadre d'une recherche sur la question du naturalisme évolutionniste, dans le prolongement de la thèse de doctorat.

Publications

« Ce qui nous distingue (?) », *Cités*, numéro spécial consacré aux critères de démarcation entre l'homme et l'animal (à paraître).

En collaboration avec S. Dupouy et V. Guillin, rapport du groupe de travail « philosophie et psychologie » chargé de recenser et de choisir, pour une publication commémorant le centenaire de la Société Française de Philosophie, les conférences données à la SFP et concernant la psychologie. Ce rapport, à paraître dans le Bulletin de la SFP, est la version préliminaire d'une publication plus détaillée présentant les rapports entre philosophie et psychologie en France depuis un siècle.

Autres activités

Traduction (à partir de l'original anglais) d'un ouvrage de Jean-Pierre Changeux, *L'Homme de vérité*, O. Jacob, 2002.

Participation aux activités du Groupe de travail « Éthique et philosophie des sciences », organisé au Collège de France par Jean-Paul Amann, assistant du Pr Fagot-Largeault, dans le cadre de la chaire de Philosophie des sciences biologiques et médicales.